

encore à l'état embryonnaire. Près de deux mille artisans vivent aujourd'hui dans ces usines.

La préparation du fer en gueuse et en bottes (scrap iron) est encore une industrie qui s'est grandement améliorée depuis dix ans. L'établissement de la Compagnie des Laminiers de Montréal, (Montreal Rolling Mills) dont MM. Morland, Watson et Cie. sont les principaux propriétaires et directeurs, emploie une soixantaine de forgerons et prépare environ quarante tonneaux de fer par jour. MM. Pillow, Wersay et Cie. exploitent aussi un immense laminoir, où ils préparent presque tous le fer qu'ils emploient dans leurs moulins à clous, de même que MM. Czowski et Cie., de Toronto, font des lisses de chemins de fer dans une semblable usine. Il est aussi deux ou trois établissements du même genre à la Nouvelle-Ecosse. S'il faut en croire les renseignements que nous ont transmis les propriétaires de ces usines, l'augmentation du nombre des mains travaillant dans ces laminoirs se chiffre à trois cents.

A côté de ces laminoirs on trouve partout d'immenses ateliers où l'on fait subir au fer toutes les transformations possibles. C'est ainsi qu'à Montréal, MM. Watson et Cie. et Pillow et Wersay se servent du fer par eux laminés pour en faire toutes les espèces de clous imaginables. Ces établissements, de même que celui de M. Peck et ceux qui existent dans les autres parties du Canada, sont tous d'origine récente et leur organisation pendant la dernière décennie a créé de l'emploi pour au-delà de mille travailleurs.

On sera probablement surpris d'apprendre qu'on fabrique, à Montréal, surtout, toutes les sortes de clous, braquetttes, chevilles etc., etc., qui se vendent dans le commerce et de façon à défier toute concurrence sous le double rapport du prix et du fini. A ceux qui prétendent que nous n'avons pas d'industrie, nous conseillons de faire une visite aux établissements de MM. Peck, Watson & Cie., et Pillow & Wersay, sur le Canal Lachine : ils rencontreront dans tous ces ateliers des canadiens qui sont la preuve vivante des aptitudes de notre population pour les travaux industriels. Chez MM. Morland & Watson, ils trouveront pour gérant du département le plus difficile à conduire, celui des braquetttes, un canadien-français, M. Lalande, dont la politesse et l'amabilité suffiraient à donner des avantages pour l'industrie.

Outre les clous et les fers à cheval, on fabrique à Montréal et dans plusieurs autres endroits toutes les sortes d'outils qu'on importait jadis d'Angleterre. Dans cette branche, nous pouvons surtout mentionner les établissements de MM. Frattingham & Workman, qui font des haches, des faux, des ciseaux, etc., et ceux de MM. Morland & Watson qui, outre ces divers articles, fabriquent aussi des scies de toutes descriptions, lesquelles disputent fort avantageusement le marché aux scies venant d'Angleterre et des Etats-Unis. Il est constaté par des statistiques semi-officielles que le développement de quelques uns de ces ateliers, dont l'organisation remonte à 1850 et l'établissement assez récent des autres, ont fourni à près de mille ouvriers un emploi qu'ils n'auraient pu trouver dans le pays avant ces dix dernières années.

Que dirons-nous maintenant de la fabrication des machines à coudre ? combien d'ouvriers travaillaient-ils à la confection de ces machines en 1860, alors que les immenses établissements de MM. Bowman & Cie., Lavaloc, Williams et plusieurs autres fabricants n'existaient pas encore ou venaient d'être fondés ? A cette question, il faut répondre qu'à cette époque la confection des machines à coudre exigeait le travail d'environ cent-cinquante personnes, pendant qu'aujourd'hui, elle emploie quinze cents ouvriers pour le moins, faisant une augmentation de douze cent cinquante.

Enfin, les fonderies ont augmenté dans la même proportion et l'on peut dire sans crainte que cette industrie, employant 343 hommes dans les trois provinces de la Nouvelle-Ecosse, du Haut et du Bas-Canada, en 1860, tel que constaté par le recensement de 1860, en emploie aujourd'hui près de quinze cents, donnant une augmentation de douze cents.

Dans les ateliers de mécaniciens, d'armuriers, etc., on estime qu'il y a une augmentation de deux cents.—*Minerve.*

BULLETIN DES CONNAISSANCES UTILES.

—Nous détachons l'extrait suivant d'une lettre publiée dans le *Journal d'Agriculture* :

“ Au lieu de l'emploi de la peinture et de la chaux pour l'extérieur des bâtiments, le club agricole de St. Antoine suggère aux cultivateurs de faire usage de la peinture suivante qui est d'une grande économie agricole, vu qu'elle ne coûte pas cher, et

qu'elle dure longtemps, étant d'ailleurs à la portée de toutes les bourses.

Cette peinture consiste dans la recette suivante qui a donné satisfaction dans cette localité.

Faites éteindre, dit la “ Semaine Agricole ” avec de l'eau un demi minot de belle chaux, ayant soin de couvrir le quart pendant cette opération afin de retenir la vapeur. Coulez ensuite ce liquide à travers un sas, puis ajoutez-y $\frac{1}{4}$ de minot de sel ordinaire que vous avez préalablement fait dissoudre dans de l'eau chaude, trois livres de riz bouilli à la consistance de colle claire que vous jetez toute bouillante dans votre composition, tout en ayant le soin de brasser pendant que vous la versez ainsi, une demi-livre de blanc d'Espagne en poudre, et une livre de colle forte bien nette que vous faites fondre en la faisant d'abord tremper dans de l'eau froide, puis bouillir dans un petit vase que vous placez dans un autre plus grand que vous avez rempli d'eau. Ajoutez ensuite à ce mélange cinq gallons d'eau chaude, brassez bien le tout que vous laisserez reposer au moins trois jours, tout en ayant la précaution de tenir votre vaisseau bien couvert.

Il faut que cette préparation soit chaude, lorsqu'on l'appliquera : une seule chopine couvrira une verge carrée. Pour le bois, la brique ou la pierre, elle vaut la peinture et coûte moins cher : elle retient l'éclat de la blancheur pendant plusieurs années, et aucune autre préparation ne peut lui être comparée, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des maisons.

Par l'adjonction de matières colorantes on peut lui donner la teinte que l'on veut. Ainsi, en y mêlant du chrome, on aura une belle peinture jaune.”

ANNONCES.

LE CALCUL MENTAL

DE

M. F. E. JUNEAU

EST EN VENTE

Chez tous les libraires du pays.

PROSPECTUS

DE

L'ECOLE COMMERCIALE

DE

LOTBINIERE.

Le cours commercial se divise en trois années, avec trois degrés

1^{ÈRE} ANNÉE. (3^{ÈME} degré)

Pour y être admis, les élèves devront passer, dans leur langue maternelle, un examen satisfaisant sur les matières du cours d'instruction primaire.

L'enseignement de cette première année comprendra : La calligraphie, dans tous ses détails ; les langues française et anglaise (grammaire ;) la correspondance commerciale, l'arithmétique ; le calcul mental ; la géographie et l'histoire du Canada, des Etats-Unis, de la France et de l'Angleterre,

2^{ÈME} ANNÉE. (2^{ÈME} année.)

Continuation de l'étude de l'histoire de ces quatre pays, littérature française et anglaise ; l'algèbre ; la géométrie ; la comptabilité, dans toutes ses parties ; la tenue des livres à simple et à double entrée ; transactions commerciales et la géographie.